

Sébastien Brebel

Villa Bunker

**SÉBASTIEN
BREBEL**

P.O.L

Extrait de la publication

Villa Bunker

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

PLACE FORTE, 2002

LE FAUTEUIL DE BACON, 2007

Sébastien Brebel

Villa Bunker

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-329-6
www.pol-editeur.fr

1. Juchée sur la falaise, hostilement dressée face à la mer et secrètement opposée à tout séjour, avait-elle écrit au sujet de la villa.

2. Nous voyons une maison et nous savons immédiatement quel type d'existence est possible dans cette maison. Nous contemplons la façade de cette maison pendant quelques minutes, nous n'avons pas besoin de raisonner, ni même de piétiner pendant un long moment devant la maison inconnue, avait-elle écrit (de son écriture chaotique et grossière, aux caractères si peu soignés, désordonnés), nous comprenons tout à la première minute. Si nous allons être heureux et mener une existence paradisiaque dans cette maison, nous le savons déjà. Si nous allons être malheureux et mener une exis-

tence infernale, nous le savons tout aussi sûrement et tout aussi rapidement. Dans les plus brefs délais, nous savons si nous pourrions habiter cette maison ou si nous devons au contraire renoncer à vivre dans cette maison. Le caractère habitable ou non de la maison est immédiatement connu de nous. Tout ce que nous allons expérimenter, tout ce que nous allons penser et tout ce que nous allons ressentir, nous pouvons le regarder comme si nous l'avions déjà vécu. En moins d'une minute nous pouvons imaginer notre existence future dans cette maison, nous pouvons percevoir cette existence dans ses moindres détails et contempler cette existence comme si elle était déjà accomplie et révolue. Cette perception (avait-elle écrit) constitue pour nous une vérité, une certitude qui ne sera jamais démentie et qui ne pourra plus sortir de notre tête. Nous imaginons nos vies possibles dans des maisons inconnues, et à la fin ces existences s'entassent les unes sur les autres quelque part au fond de nous.

3. Elle ouvrit un robinet. Une eau rougeâtre probablement infectée ou empoisonnée par des années de rétention dans des canalisations pourries (pensa-t-elle) coula pendant de longues minutes. Elle avait fait plusieurs tours au supermarché dans la journée pour stocker des dizaines de packs d'eau minérale dans un réduit situé sous l'escalier.

4. Elle s'était souvent arrêtée dans les rues pour regarder des façades de maisons, essayant d'imaginer quelle vie elle mènerait à l'intérieur, de nombreuses fois dans le passé elle s'était demandé en contemplant la façade d'une maison inconnue : que serais-je devenue si j'avais dû vivre dans ces murs, que penserais-je à ce moment précis si je me trouvais non pas ici dans la rue, mais de l'autre côté, enfermée dans une pièce de la maison. Elle s'arrêtait devant la façade d'une maison bourgeoise, mais elle pouvait tout aussi bien scruter une maison laide et mal entretenue, elle pouvait se livrer à cet exercice d'imagination devant n'importe quelle maison à vrai dire. Elle ne pouvait plus détacher son regard de la façade, elle comptait les fenêtres, calculait le nombre des pièces, elle imaginait le motif des papiers peints, elle s'efforçait de percevoir un maximum de choses sans bouger de sa place. Elle entendait parfois un instrument de musique, elle écoutait le son d'un piano, elle savait très vite la qualité de l'instrumentiste, elle devinait toute sorte de choses concernant les habitants de la maison. Il y avait des façades qui étaient angoissantes et inspiraient l'idée du malheur. Elle percevait tout de suite le caractère nocif de ces habitations du malheur et elle était capable de se représenter sa propre vie sous l'influence de la tristesse et de l'ennui, elle voyait alors sa vie possible

comme une succession vide de jours mornes et déprimants.

5. Nous nous retrouvons dans une cuisine à la peinture craquelée, la buée sur les vitres nous empêchant de voir dehors. La lumière jaune du tube allumé au-dessus de l'évier, le robinet qui goutte, le torchon par terre, des détails qui nous agressent dans cette cuisine aux odeurs mêlées de désinfectant et de viande bouillie. Les conversations à côté, le bruit des plateaux et des chaises remuées. Les mots qu'ils prononcent paraissent si bruyants et si étrangement choisis qu'ils nous étourdissent. Et longtemps après encore la buée sur les vitres donnant sur le parc deviné. Comment cette chose est possible, nous ne le savons pas. Le temps a passé, nous ne savons pas combien de temps, nous savons que d'une certaine façon le temps passé dans la cuisine ne compte pour rien, nous savons qu'aucun instrument de mesure ne saurait rendre compte de ce temps. Nous faisons un mouvement pour nous prouver que nous sommes vivants, mais si nous sortons de cette pièce, il se peut que toutes ces sensations s'effondrent, ne renvoyant plus à rien, il faudra inventer d'autres pensées, former tout un système de pensées nouvelles pour continuer.

6. Et dans la même rue, lorsque nous croisons le regard d'un inconnu, nous devinons tout de suite la personnalité de cet inconnu, et en réalité nous percevons sans difficulté le tempérament, les défauts et les qualités de cet être qui ne reste pas longtemps inconnu à nos yeux, il nous suffit de croiser son regard pour lire en son âme comme dans un livre qui nous révèle directement la vérité, de sorte que nous pouvons tout savoir de lui et que nous sommes tout de suite en mesure de juger l'état des relations possibles avec cet être, nous savons quel type de rapports nous pouvons entretenir avec lui. Si ces rapports peuvent s'envenimer et devenir dangereux pour nous ou simplement intolérables, nous le savons immédiatement, nous savons d'instinct que nous devons éviter et fuir cet être potentiellement nocif. Inutile d'engager une conversation avec un être qui nous déplaît au premier abord, cette conversation sera toujours décevante et stérile, inutile d'entamer une relation quelconque avec un tel être, car cette relation sera dès le commencement une torture et un naufrage. Pour ces êtres (nos semblables) supposés énigmatiques et secrets, le secret est qu'il n'y a pas de secret. L'obscurité intime des êtres et la nature supposée inviolable de leur personnalité, nous la découvrons au premier regard. Avant même d'entrer en communication avec ces êtres, nous entrons par effraction dans leur

intériorité et nous savons tout d'eux, la nature réelle de leurs pensées et de leurs désirs, la source ultime de leurs agissements comme leurs rêves inavouables. Nous pénétrons au cœur des êtres et nous voyageons à leur insu dans leur intériorité avec la plus grande facilité, nous nous mouvons dans les forteresses vides comme les soucoupes volantes dans l'espace.

7. La façade de la villa était dépourvue de tout ornement, nue comme une porte de prison. L'architecte qui avait établi les plans extérieurs de la villa avait sans doute obéi à sa haine implacable de l'ornement, éliminant systématiquement tout ce qui aurait pu ressembler de près ou de loin à une intention artistique. L'acte créateur qui avait présidé à la conception de la façade ne pouvait être innocent, avait-elle écrit. Chaque façade est une déclaration, chaque façade de maison peut être lue comme une intention explicite. Qu'il est difficile de supporter la vue d'une telle façade dépourvue du moindre signe décoratif, avait-elle alors songé aux côtés de mon père. Ils se tenaient devant la villa, ils ne disaient plus rien depuis un long moment, absorbés par leur vision de la façade. Ils cherchaient probablement quelque chose à dire, mais ils savaient trop bien à ce moment le défaut d'une expression adéquate pour décrire ce qu'ils ressentaient. Mes parents se

tenaient devant la villa sans rien dire, abrités sous le parapluie que ma mère tenait d'une main (il pleuvait sans discontinuer et à la longue son bras s'engourdissait), mes parents contemplaient cette façade comme un tableau sinistre décrivant leur existence à venir, ils ne savaient plus en ce moment ce qu'ils devaient penser, leur volonté semblait paralysée par des mailles invisibles et ils éprouvaient une attirance secrète pour ce tableau en mesurant pour la première fois peut-être le degré de fatalité attaché à leur existence commune. Éprouvés par le voyage en voiture qui avait duré plus longtemps que prévu, ils avaient pris le chemin accidenté avec une réticence qu'ils eurent peine à se dissimuler. Tout dans l'agencement de cette façade semblait le résultat d'une volonté méchante, ineffablement et résolument fermée à toute idée de luxe ou de confort, avait-elle alors pensé en apercevant la façade à travers les vitres de la voiture qui roulait avec la lenteur d'un corbillard sur le chemin pierreux bordé des deux côtés par des haies de broussailles, ce chemin lui avait fait l'effet d'un long couloir étroit les conduisant vers la mort. D'une certaine façon, la façade tenait de l'exploit architectural, avait-elle dit (ou plutôt écrit) plus tard, en se remémorant ses premières impressions. Toute pensée, à la seule vision de cette façade, semblait aspirer à sa disparition et à son effacement. Elle avait pensé les mots

lugubre et froideur, puis elle avait constaté une fois de plus l'impossibilité de livrer son impression exacte. Les mots lugubre et froideur étaient trop faibles selon elle, et ils avaient été engloutis dans un flot de pensées contradictoires. Elle avait éprouvé, dit-elle, les limites du langage et prophétisé son propre malheur.

8. Villa balnéaire, l'expression laissait rêveur. Il serait plus juste de parler d'une ex-prison, ou d'une prison désaffectée, avait-elle ajouté (par écrit), et elle avait dénoncé par la suite le caractère illusoire de toute mesure préventive. Les grilles de protection scellées aux fenêtres du rez-de-chaussée et aux soupiraux, les fenêtres en partie barricadées avec des planches et des tôles ondulées, elle regardait tout cela comme l'expression exacte d'un état d'âme qu'elle n'aurait pu s'expliquer à elle-même. Ces grilles avaient été posées par mesure préventive, avait dit ma mère, pour empêcher quiconque d'entrer par effraction dans la villa, mais dans son esprit cette mesure préventive était devenue une mesure punitive, une mesure extrême destinée à empêcher quiconque de sortir de la villa, sous quelque prétexte que ce soit.

9. Aucune villa ne présentait un tel aspect sinistre sur la côte. Aucune autre bâtisse n'était

d'ailleurs en vue dans les environs et la villa semblait bel et bien isolée et même coupée du monde à celui qui la découvrait à l'extrémité de la falaise, au détour d'un sentier caillouteux. Cette situation géographique de la villa, aux confins du monde, ma mère l'avait interprétée comme une raison de plus de désespérer.

10. Elle n'a jamais pu effacer cette vision de la prison, oublier cette vision des murs noircis par le ruissellement des pluies. Elle avait pourtant tout fait pour chasser ce mauvais souvenir, habillant la façade de multiples façons afin de dissoudre ou d'enterrer l'image. Elle avait substitué par l'imagination à la façade existante les lignes et la géométrie du chalet, du pavillon indien, du manoir normand, sans jamais parvenir à obtenir un changement durable de sa vision. Le masque s'effritait, tombait bientôt et la façade de prison refaisait surface. La première impression reprenait ses droits, sous les décombres du chalet, du pavillon ou du manoir, la villa se reformait, plus effrayante, plus sombre que jamais.

11. Au pied de la villa, nous sommes constamment en proie à l'effroi et à l'effort pour nous dissimuler cet effroi, avait dit ma mère ; nous sommes saisis à l'idée que des êtres ont vécu en état de

réclusion dans la villa pendant des années et que nous allons bientôt prendre la place de ces êtres. La première impression de ma mère lorsqu'elle s'était tenue face à la villa avait été une impression de désespérance subite, inspirée par l'idée qu'ils se trouveraient bientôt à l'intérieur de la villa. Elle s'était mise à éprouver une compassion incompréhensible à l'égard de ceux qui avaient séjourné dans la villa, et elle avait absurdement pensé que quelqu'un pouvait se trouver encore prisonnier, avant de réaliser qu'elle ne faisait que s'apitoyer sur son propre sort. Mais la villa leur appartenait bel et bien, ils vivraient bientôt là, il n'y avait pas moyen de faire autrement, voilà ce qu'elle s'était dit. Pendant des années, ils avaient vécu dans le confort et l'inconscience, ne se doutant pas qu'un jour ils se retrouveraient à cet endroit précis, sur la falaise battue par les rafales, dévisageant la façade sinistre. Ils n'avaient pas encore visité la villa de fond en comble et ils ne connaissaient à proprement parler rien de la villa, de son atmosphère, mais elle avait tout de suite réalisé qu'aussitôt qu'ils pénétreraient à l'intérieur, ils seraient deux prisonniers enfermés dans la villa. Elle s'était efforcée de combattre cette impression de malaise ineffable et de dissimuler cette impression à mon père, attribuant son appréhension à sa fatigue et à la tension nerveuse provoquée par le

voyage en voiture. Tout au contraire, avait-elle dit, ton père a tout de suite paru satisfait en découvrant la villa. Bien qu'il eût tout fait pour cacher son enthousiasme, son visage changeant avait de nombreuses fois laissé affleurer toute une gamme de sentiments positifs, ces sentiments avaient une telle force qu'il semblait passer d'un âge à un autre en moins de quelques secondes. Il avait été intégralement conquis par la vision de la villa, avait-elle pensé en observant ces variations subtiles, rapides, semblables à de petits séismes nerveux. Elle s'était aussi montrée ce jour-là d'une docilité extraordinaire. Et les jours suivants, elle avait tenté de surmonter son appréhension et elle avait fait preuve d'une patience inaccoutumée, aussi bien pour tromper mon père que pour se cacher à elle-même son anxiété. De nombreuses fois, elle était sortie de la villa pour contempler la façade et elle s'était toujours heurtée à la même vision d'une façade de pénitencier. Il lui arrivait de s'enfermer dans la voiture, elle écoutait en boucle la symphonie numéro un de Mahler, elle regardait la mer à travers le pare-brise, tandis qu'il errait déjà dans les chambres, dans les couloirs. Autour d'elle, le vent sifflait et la voiture semblait prête à prendre son envol, soulevée, emportée comme une chose insignifiante. Elle apercevait la forme désincarnée d'un bateau de pêche loin devant, puis sa pensée

revenait à lui, il évoluait dans un autre monde, pensait-elle en écoutant la musique de Mahler, il ne se doutait de rien, mais il ne faisait déjà plus partie de ce monde.

12. Elle n'avait donc rien dit de son malaise et elle s'était gardée de parler de la villa les jours suivant leur arrivée, par peur de décevoir mon père et de déclencher chez lui une réaction négative. Elle n'avait même pas prononcé le mot villa, elle avait enfoui ce mot le plus loin possible, elle s'était dit que dans l'état actuel des choses il valait mieux ne faire aucun commentaire au sujet de la villa, et le mot villa n'avait plus franchi ses lèvres, elle s'était comportée comme s'ils vivaient là depuis des années, et qu'il n'y avait au fond rien à en dire. Elle avait jugé que le plus urgent, dans leur situation, c'était de me prévenir : je ne devais surtout pas chercher à voir mes parents, écrivait ma mère, et je devais tout au contraire éviter de leur rendre visite aussi longtemps qu'ils ne m'auraient pas expressément invité. Je dois t'informer des dangers que tu pourrais courir dans une villa qui présente dans son état actuel tous les inconvénients imaginables et possibles, au point de pouvoir être qualifiée de villa inhospitalière et même dangereuse. Un accident est si vite arrivé, avait dit ma mère.

13. La lettre, ai-je tout de suite compris à la vue des caractères, devait contenir une intention malade.

14. La villa était inhabitable, répétait ma mère, mais mes parents avaient décidé d'y séjourner tout de même, en dépit du bon sens et au mépris des consignes de sécurité mes parents avaient transporté tous leurs meubles et tous leurs biens dans une maison qui n'était vraisemblablement pas faite pour eux et qui était dénuée de tout confort. Qu'est-ce qui s'est passé dans la tête de mes parents pour qu'ils fassent le projet mortel de vivre dans cette villa perdue et isolée de tout, me suis-je alors demandé, une villa qui était peut-être sur le point de s'écrouler? Le moment exact où nos parents deviennent pour nous des étrangers et où nous devenons aux yeux de nos parents de parfaits inconnus, nous ne pouvons pas le préciser et nous nous efforçons de ne pas repérer ce moment exact. Un jour nous ne reconnaissons plus nos parents, nous savons qu'ils sont nos parents, mais nous avons toutes les difficultés pour nous convaincre que ces deux êtres devenus imprévisibles et inquiétants à force d'étrangeté sont effectivement nos parents, et nous avons beau faire et nous répéter que nos parents sont parfaitement libres de faire ce qu'ils veulent, nous nous mettons

à craindre qu'ils se soient lancés dans une entreprise radicale et suicidaire et nous redoutons de voir nos craintes confirmées à chaque instant. Nous nous disons alors que nous ne comprenons plus rien à nos parents, nous nous disons que nous ne comprenons plus rien à leurs agissements et que nous ne sommes pas en mesure de deviner les mobiles de leurs actes, nous regardons nos parents agir et nous déplorons le caractère arbitraire et absurde de leurs faits et gestes. Nous nous mettons à regarder nos parents comme des étrangers et nous leur parlons en effet comme à des étrangers au moyen de mots qui semblent empruntés à une langue étrangère. Est-ce qu'il ne serait pas plus simple et plus raisonnable de laisser nos parents se conduire comme bon leur semble? nous demandons-nous alors, et nous réalisons que nous ne voulons plus rien savoir de nos parents, nous nous disons que le mieux serait d'ignorer le maximum de choses possible à leur sujet. Est-ce que nos parents nous révèlent leur vrai visage, nous demandons-nous, est-ce que nous avons jamais su qui sont nos parents? Nous assistons au moment où nos parents ont décidé de réaliser un projet mortel et nous pressentons que la réalisation de ce projet est vitale et absolument impérative à leurs yeux, mais pourquoi ont-ils mis tout ce temps avant de se lancer dans un tel projet? nous demandons-

N° d'éditeur : 2126
N° d'édition : 169346
N° d'imprimeur : 09XXXXX
Dépôt légal : octobre 2009

Imprimé en France



Sébastien Brebel
Villa Bunker

Cette édition électronique du livre
Villa Bunker de SEBASTIEN BREBEL
a été réalisée le 30 novembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2009
par les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846823531)
Code Sodis : N43692 - ISBN : 9782818003350
Numéro d'édition : 170346